

## Banane-et-chocolat

Suzanne Jacob

Number 24, July–August–September 1986

D'ici et d'ailleurs, la nouvelle

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/20536ac>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

### ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this article

Jacob, S. (1986). Banane-et-chocolat. *Nuit blanche*, (24), 62–63.

# BANANE-ET-CHOCOLAT

*Parce qu'elle chante, parce qu'elle a écrit Laura Laur (Seuil, 1983), parce qu'elle a animé les éditions du Biocreux, on a peut-être oublié que Suzanne Jacob avait publié avec La survie (Biocreux, 1979) un très beau recueil qui raconte la jeunesse de l'intérieur. Le dé clic se fait alors et on se rappelle qu'elle signe la chronique «Ah!...» dans la Gazette des femmes. Oui, Suzanne Jacob écrit court et bien.*

par Suzanne  
Jacob

Nico?... Nico, tu es là?... Nico laissa s'échapper sur le plancher l'Adidas qu'il gardait en équilibre sur le bout de son pied gauche depuis un moment. Sa mère entra dans la pièce, jeta ses sacs sur le sofa, quitta ses chaussures, se glissa dans le fauteuil, tout contre Nico qui télécommandait la Firebird lancée à toute vitesse d'un pied de table à un pied de fauteuil.

— Nico! Bonjour mon chéri, dit la mère. Elle caressa sans peser les cheveux blonds et droits de l'enfant.

«Elle sent la fumée de cigarettes», se dit l'enfant. La Firebird fit un tonneau et s'immobilisa sur le toit. Les quatre roues continuèrent à rouler dans le vide.

— Je suis en retard, pardonne-moi, mon chéri. J'ai dû expliquer à monsieur Martins les leçons que son voyage au Texas lui a fait manquer. Ça s'est bien passé à l'école? Avez-vous appris une nouvelle lettre?... Tu sais ce que j'ai vu en rentrant? Un énorme accident sur le boulevard Métropolitain. Superbe! Affreux! Je n'ai pas regardé. J'ai regardé le ciel et j'ai prié. Ça faisait au moins quinze ans que je n'avais pas prié. Tu as vu le ciel aujourd'hui? Un ciel splendide! Personne n'a téléphoné?... Oh, je suis épuisée. Qu'est-ce que nous allons manger ce soir, qu'est-ce que nous allons bien manger? Tu as une envie?... Je crois qu'il n'y a plus rien dans le frigo, ni dans l'armoire...

La femme se fit une couette de la frange qui lui cachait le front, elle la tordit et la tira vers l'arrière. Sa tête se renversa. Elle scruta la plafond.

— Tant pis, dit-elle, nous allons aller manger au restaurant. Tu choisis: des crêpes, une pizza ou du poulet. Tu choisis. Ah... j'ai oublié de regarder s'il y avait du courrier!

— Il y en a, dit l'enfant.

— Je descends, dit la mère, je reviens tout de suite.

Dès que sa mère fut sortie, Nico cessa d'actionner les boutons de la télécommande de la Firebird. Il réfléchit. Crêpe, pizza ou poulet. Il soupira. Sa crêpe préférée, pommes-et-crème-fraîche, dès qu'on la posait sur la table, avait le don de faire monter de l'eau dans les yeux de sa mère. Pas des larmes, mais de l'eau. Et sa mère mettait sa serviette devant sa bouche un moment. Ensuite,

elle souriait à Nico, et ce sourire faisait que Nico perdait l'appétit. Non, on mangerait de la pizza. Elle n'aimait pas beaucoup la pizza, probablement pas du tout, mais la pizza ne faisait naître aucun sourire inquiétant. Malheureusement, la pizzeria était juste à côté. On ne sortirait pas la R-5 du garage juste pour se rendre à deux coins de rue. Or c'était justement à cause de la R-5 que c'était merveilleux d'aller au restaurant. Sa mère était tout à fait heureuse dans la R-5. Et Nico aussi. Ils faisaient des détours par les parcs et par les petites rues avant de rentrer, après avoir mangé. Bon, alors, aussi bien choisir le poulet. C'était plus loin, de l'autre côté de la montagne. Par contre, de l'autre côté de la montagne, on croisait toujours des gens qui ne finissaient jamais d'avoir des choses à raconter à sa mère, et on risquait de ne pas manger tout seuls. Finalement, il choisirait les crêpes. On ne rencontrait jamais personne à la crêperie, et on y allait en voiture. Il prendrait une crêpe, n'importe laquelle, sauf la crêpe pommes-et-crème-fraîche, il prendrait peut-être banane-et-chocolat. Banane-et-chocolat n'assombrirait peut-être pas tout le repas. Sa mère revenait. Nico fit vrombir le moteur de la Firebird. Sa mère agitait une carte dans sa main.

— C'est pour toi! Regarde! Marc t'envoie une belle carte et un message, chantonna-t-elle.

Si elle croyait qu'il pouvait se faire avoir par un chantonnement aussi cristallin, elle se trompait, pensa Nico. Elle avait froissé l'enveloppe d'une autre lettre qu'elle serrait dans sa main gauche.

— Tu veux que je te lise le message, ou est-ce que tu préfères attendre de savoir lire les lettres attachées? Quel vilain Marc! Il a oublié que tu lis parfaitement bien les lettres détachées.

— Je veux aller à la crêperie, dit Nico en pressant à fond le bouton de l'accélérateur de la Firebird qui mugit.

Sa mère s'accroupit au pied du fauteuil. Elle posa la carte de Venise sur les cuisses de l'enfant. Elle entreprit de défaire le nœud des lacets de l'Adidas.

— Marc t'a posté son message de Venise. Venise est une ville d'Italie. Tu veux qu'on regarde dans l'Atlas où est Venise? C'est une ville que tu adoreras quand tu iras parce que les rues là-bas sont en eau, toutes en eau. On doit circuler en bateau. Toutes les voitures sont des bateaux. Les taxis sont des bateaux, les autobus aussi, imagine!

La mère caressa et massa le pied de Nico avant de l'enfourer dans la chaussure.

— Tu serres trop, dit Nico, et tu sens la fumée.

— Pardon, pardonne-moi, dit la mère.

Elle posa doucement sa tête sur les petites jambes de l'enfant.

— On est bien, dit-elle.

Nico prit la carte, souleva doucement la tête de sa mère, monta sur le bras du fauteuil et sauta par terre. Il courut dans sa chambre. Il envoya voler la carte au fond du coffre à outils dont on aurait dû se débarrasser puisqu'on ne s'en servait jamais. Mais sa mère jouait encore avec des jouets dont Nico se serait débarrassé depuis longtemps s'il n'avait pensé qu'à lui. Il revint au salon avec une super-balle rouge qu'il fit bondir du plancher au plafond. La balle s'égara dans un coin.

— D'accord, dit la mère, on y va!

La R-5 bleu ciel filait sur la rue Rachel. C'était le bonheur. Nico en voulait un peu à Marc d'avoir failli tout gâcher avec ses messages de Venise, mais tout se passait bien, sa mère conduisait vite, la main gauche sur le volant, la main droite sur la main de Nico qui passait les vitesses. C'était le bonheur. Ils s'arrêtèrent au coin de la rue de la Roche pour attendre le feu vert. Deux garçons, des vieux, des grands de troisième ou de quatrième année, traversaient la rue en se tirillant. Ils aperçurent Nico et sa mère dans la voiture. Nico dégagea aussitôt sa main de

celle de sa mère. Les garçons regardaient tour à tour Nico et la mère. Ils s'étaient arrêtés. Maintenant, ils venaient vers la voiture, ils se penchaient sur le pare-brise en ricanaient et en tirant la langue. Ils se mirent à marteler le capot de leurs poings. Le feu passa au vert. Derrière, les voitures klaxonnèrent. Les garçons donnèrent chacun un grand coup de pied dans l'aile de la voiture avant de s'enfuir en jetant des cris.

En apercevant sa crêpe banane-et-chocolat, Nico eut un haut-le-cœur. Ses yeux se remplirent de larmes. Il chercha sa serviette sous la table.

— Nico? appela doucement la mère, Nico?

— Qu'est-ce qu'ils voulaient, les garçons? finit par articuler Nico toujours en cherchant sa serviette.

La mère but une gorgée d'eau. Elle soupira.

— Il faut manger, dit-elle, il faut manger. Je me demande pourquoi tu n'as pas demandé pommes-et-crème-fraîche aujourd'hui?

— Qu'est-ce qu'ils voulaient, les garçons?

— Le bonheur, dit la mère.

— Ne mords pas ta fourchette, dit Nico, ça me plisse les oreilles.

— Comme ça le fait à Marc, dit la mère.

— Moi, je ne suis pas Marc, dit Nico.

— Moi, des fois, je suis Nico, je suis toute Nico et je ne peux pas arrêter d'être Nico, dit la mère.

Nico sentit alors le bonheur se remettre à battre comme un fou dans sa poitrine et il attaqua sa crêpe banane-et-chocolat. ■

# LECTURES

**Julio Cortázar**  
**OCTAÈDRE**  
**Gallimard, 1976; 16,75 \$**

Peut-être cela vous est-il arrivé (ou cela vous arrivera-t-il): vous êtes dans le métro, au milieu d'une foule anonyme, et vous surprenez un reflet, un regard qui se pose sur vous par l'intermédiaire de la vitre dont vous ne savez plus si elle sépare ou réunit deux espaces? Et ce regard, que vous associez d'abord à un jeu inoffensif, vous découvre sans que vous puissiez offrir la moindre résistance. Un autre jour, par prudence qu'une telle chose ne se reproduise ou simplement parce qu'il n'y a plus de places assises près des fenêtres, vous restez debout, agrippé à la barre horizontale comme vous l'êtes à votre quotidien qui vous entraîne à vive allure vers votre travail et ces autres activités qui vous rattachent à vos certitudes, à l'image que vous vous faites de la vie (de la vôtre), de ce

qui est vrai et de ce qui est faux, de ce qui relève du rêve et de la réalité, une main se pose alors sur la vôtre toujours agrippée à la barre horizontale, exerce une légère pression et vous sentez s'effondrer vos certitudes.

À moins que cela ne survienne au réveil, lorsque les dernières images d'un rêve sollicitent de votre conscience la même légitimité que le rituel matinal. Vous sentez que ce rêve ne lâchera pas prise aussi facilement que les faits divers qui s'étalent sur plusieurs colonnes, à côté de votre café, en noir sur blanc. Et vous n'avez pas encore pris le métro, pas encore affronté cette nouvelle journée qui s'annonçait pareille à toutes les autres avant que vous leviez les yeux de votre tasse de café et que vous aperceviez cette fissure qui court tout le long du mur de votre cuisine. Jamais auparavant vous ne l'aviez remarquée et pourtant, vous savez maintenant qu'elle a toujours été là, que peu importe où vous poserez maintenant les yeux, vous devinez cette fissure. Vous comprenez maintenant pourquoi les gens accrochent des choses aux murs. ■

